



This Train I Ride de Arno Bitschy

**Rencontre avec Arno Bitschy
par Jean-François Marquet**

Arno Bitschy a une formation de monteur mais c'est en tant que bénévole aux États généraux du film documentaire de Lussas, où il véhicule les équipes, qu'il découvre ce cinéma.

« J'ai commencé par un film autoproduit sur Marie-France une femme tatouée qui, comme moi, vit à Lyon. Mais je n'imaginai ni la lourdeur ni le temps que pouvait prendre une vraie production. J'ai donc fait l'atelier d'écriture de la Fémis pour pouvoir maîtriser la rédaction de dossiers et partir à la recherche de financement de façon plus professionnelle ». Il se lance alors dans une expérience originale de production musicale couplée à du documentaire. Avec son label indépendant, à Cape Town, Detroit ou à la Nouvelle Orléans, il produit des films et enregistre des disques avec des musiciens locaux.

C'est à Detroit que son intérêt pour filmer les États-Unis se confirme : « je venais de Saint-Étienne, une ville au passé industriel et ouvrier puissant. Le décor et la psychologie des habitants ne m'étaient pas étrangers. Comme beaucoup de cinéphilos de ma génération, j'ai été biberonné au cinéma américain, c'est une esthétique qui a beaucoup contribué à mon goût pour l'image. Et puis, sur un grand écran, quand on voit une image urbaine, une campagne enneigée ou un désert, on sait tout de suite qu'on est aux États-Unis, presque de façon subliminale ». *This Train I Ride*, ne déroge pas à cette impression générale « et pourtant j'ai lutté pour ne pas faire un "film américain" ! Mais, là-bas, je ne sais pas trop ce qui se passe, quand on cherche des personnes du quotidien on tombe sur des personnages de cinoche. Quand on cherche des trains normaux, on trouve des wagons démesurés qui traversent des décors de rêve... On n'y échappe pas ! ». Alors, pourquoi s'en priver ?

Mais, le défi que cherchait Arno n'était peut-être pas tant celui de faire un film sur des lieux ou sur des marges sociales assumées, peut-être cherchait-il à se frotter à des comportements qui le questionnaient directement. « Moi, je suis né à Saint-Étienne, je vis à Lyon et si je devais m'installer à Bordeaux, ce serait le bout du monde. Je voulais donc comprendre ce qui fait bouger ces personnes, ces hobos volontaires, pour qui franchir trois ou quatre fuseaux horaires est une routine. Mais, là encore, je suis tombé sur des hommes et surtout des femmes qui envisagent leur vie comme un destin de héros ou d'anti-héros. Bref, des personnages de cinéma sans caméra qui ressemblaient sacrément à mes stéréotypes. Ce qui était assez marrant, c'est que moi-même je leur renvoyais des clichés de l'européen typique, tel qu'ils l'imaginaient. Finalement, on se connaissait presque avant de se rencontrer. Ça a facilité les rapports ».

Aujourd'hui le réalisateur revient en France, il prépare un film sur les combats de coqs organisés légalement dans le Nord de la France ; changement de décor !



LA PLATEFORME

PÔLE CINÉMA AUDIOVISUEL DES PAYS DE LA LOIRE